








 CONTE POUR LES PETITS ENFANTS



LE NOEL DES BÊTES















M. le curé de Fleurial, un charmant village du Midi, perdu dans des montagnes où il est impossible de pénétrer, avait un âne qu'il aimait beaucoup. C'était un âne gris, bien fait, dodu, laissant voir sur toute sa personne les soins dont il était entouré. M. le curé, quand on le lui avait donné tout petit, l'appela tout de suite Ali.

— Tu es trop jeune, lui avait-il dit, pour que je t'appelle Aliboron. Plus tard, lorsque les années seront venues, que tu te seras développé, que tu auras pris de l'embonpoint, du poil, de l'importance, tu seras maître Aliboron ; en attendant sois mon petit Ali.

L'âne avait consenti. Il avait deviné au premier coup d'œil qu'il avait affaire à un bon maître. Il ne se trompa pas. Son écurie était toujours bien propre, sa litière bien garnie, et, pour travail, que lui demandait son maître ? Tout simplement de le promener à la campagne lorsque le temps était beau : c'était du plaisir pour les deux. Aussi, au contraire de la plupart des ânes que la fatigue rend bêtes, avait-il gardé toute son intelligence. C'était certainement le plus avisé, le plus spirituel des ânes qui aient existé. M. le curé, dans leurs promenades, aimait à lui parler. Il lui confiait ses joies, ses peines, ses espérances. Lui venait-il en mémoire quelques vers des poètes français ou latins, il les lui récitait. Le bon Ali écoutait tout et en faisait son profit. Il avait d'ailleurs une autre source d'instruction. La petite écurie où il était logé était mitoyenne avec l'école et il pouvait entendre les leçons qu'on donnait aux enfants. Bref, Ali n'était certainement pas, ils'en fallait de beaucoup, le plus ignorant des habitants du village.

Ali avait, en dehors de son maître, deux amis. Le premier était un mouton, un joli mouton blanc, qui dormait la nuit avec lui dans l'écurie et qui, le jour, était tout le temps au trousses de la servante de M. le Curé, la vieille Annette, qui le chérissait comme son enfant, le comblait de gourmandises, de caresses, le lavait, le peignait, le pomponnait, faisait de lui, enfin, le mouton le plus gâté de la gent moutionnière. Lui se laissait dorloter, très doux, très câlin, très obéissant, ne faisant jamais que ce qu'on lui laissait faire et

n'ayant d'autre désir que de vivre le plus longtemps possible entre M. le Curé, Annette et Ali.

Le second ami d'Ali, c'était le bœuf du père Garraud, un bon bœuf de labour qui, depuis deux ans, pleurait la mort de son vieux compagnon, que le maître n'avait pas remplacé, faute d'argent. Il habitait à l'extrémité du village, dans une écurie qui donnait sur la route. Bien souvent M. le curé, revenant de faire sa promenade, s'arrêtait un moment chez son maître et laissait entrer Ali dans l'écurie. C'était alors entre l'âne et le bœuf de longues causeries, et leur amitié devenait tous les jours plus vive et plus étroite.

Un jour, aux environs de Noël, M. le Curé s'arrêta ainsi chez le père Garraud. Ali, comme de coutume, fut conduit dans l'écurie, près de son ami le bœuf. Il avait l'air soucieux. Le bœuf le remarqua et, dès qu'ils furent seuls, il lui en fit l'observation.

— Oui, répondit Ali, depuis quelques jours, j'ai une idée qui me travaille. Réponds-moi : as-tu jamais vu la crèche que M. le curé expose tous les ans, pour la Noël, dans l'église.

— Mais parfaitement dit le bœuf. L'an dernier, je revenais de porter un gros voyage de pierres, lorsque mon maître me fit arrêter juste devant l'église. La porte était ouverte, et je pus voir une crèche magnifique...

— Ah ! interrompit Ali. Tu as vu qu'autour de l'Enfant Jésus couché sur la paille, il y avait un mouton, un âne...

— Et un bœuf.

— C'est cela. Eh bien, les hommes sont certainement gentils de ne pas avoir oublié le rôle que nous avons joué dans l'étable de Bethléem. Mais ne trouves-tu pas qu'ils devraient faire un peu plus pour nous ?

— Que veux-tu dire ? fit le bœuf, dont l'esprit était assez lent.

— Je veux dire reprit l'âne, qu'il n'est pas juste que les hommes soient seuls à fêter l'anniversaire de l'Enfant Jésus, et que nous devrions, nous aussi, pour la Noël, avoir notre part des réjouissances et des bombances. Et cependant ce jour-là, on nous laisse seuls dans nos écuries à nous régaler seulement des sonneries de cloches, des bribes de chant que nous